

SYNTHÈSE DU CAFÉ PHILO DU 8 MARS 2017: LA MORT

Sujet plus ou moins tabou dans notre société: presque omniprésente dans les médias et banalisée, la mort est pourtant occultée lorsqu'il s'agit de la mort individuelle et de sa signification. Mort physique, ancéphalogramme plat, autre côté de la vie, qui ne concerne que le vivant. Comment donc est-elle vécue?

Référence est faite au suicide de Sénèque, philosophe stoïcien à l'époque de Néron, qui lui a donné l'ordre de se suicider; Sénèque s'ouvre les veines, accompagné de sa femme. Acceptation troublante de la mort? Car cette mort n'est pas vraiment subie. Elle est acceptée et même voulue selon le précepte stoïcien: "vouloir ce qui arrive" c'est-à-dire le destin, logique (le logos) et donc incontournable. Ne pas le vouloir ne peut l'empêcher d'arriver, mais ce refus nous en rend esclaves et nous rend malheureux puisque nous ne voulons pas " ce qui arrive ". Le bonheur consiste à "coopérer avec le destin", à être en accord avec "ce qui arrive ", conformément à ce "logos" qui guide l'univers. Délimiter l'instant présent, le vivre pleinement afin d'en rester le "maître", assurent la liberté et la sérénité selon le stoïcisme. Le "carpe diem"-saisir l'instant-des Épicuriens assure aussi cette liberté, bien que dans une tout autre perspective: celle du "plaisir" comme absence de douleur, de trouble de l'âme.

Vivant dans la maîtrise du présent, les stoïciens ne se préoccupent guère de ce qui se passe après la mort. Peu importe la durée de la vie, la longueur du rôle que nous avons à jouer, l'essentiel étant de l'avoir bien joué. Vouloir mourir est un choix acceptable lorsque le destin nous met dans l'impossibilité de continuer à vivre selon notre nature: un athlète, par exemple, dont les jambes viennent d'être broyées par un char, peut préférer mourir plutôt que de survivre amputé, car il ne pourrait plus alors poursuivre sa vie d'athlète. Plus proche de notre époque, l'écrivain Montherlant a préféré se suicider plutôt que de continuer à vivre sans pouvoir écrire, à la suite d'une maladie qui atteignait ses mains et ses yeux.

Cette acceptation de la mort diffère de celle des chrétiens par exemple, pour qui la mort est un passage vers la vie éternelle, car la mort "n'a pas le dernier mot". (voir la notion de "résurrection"). Dans d'autres sociétés, des valeurs -un code d'honneur pour un Samourai par exemple- peut obliger à mourir dans certaines conditions (hara-kiri). S'agit-il d'un choix? Une acceptation certainement.

Le désir de vivre, le libre arbitre, l'individualisme n'étaient-ils pas moins évidents à des époques où la mort était plus présente à l'esprit de chacun: guerres, épidémies, fragilité de la vie humaine dès l'enfance? La conscience de soi comme vie individuelle semble moins développée dans les sociétés orientales (Chine par ex.); malgré la mort individuelle, la société continue et la portée de cette mort est allégée.

La mort peut aussi être source de réjouissances et de fêtes pour d'autres sociétés, en Afrique notamment.

La mort semble davantage cachée dans notre société occidentale où on pratique la politique de l'autruche, où on l'explique peu aux enfants, ou l'on meurt à l'hôpital... Notre esprit est sans cesse occupé par les multiples tâches de la vie quotidienne ("divertissement"), qui détournent la pensée de la question de la finitude et de la finalité de la vie, de l'inquiétude "métaphysique", de la peur voire de l'angoisse. Peut-être se préserve-t-on ainsi du traumatisme des massacres du vingtième siècle; dans notre société coupée de la nature, la mort est davantage fantasmée (séries de télévision exutoires, par ex.).

La mort-le fait que toute vie s'achemine vers sa fin-est bien au centre de la pensée philosophique, métaphysique, religieuse, puisque cette limitation de la vie est décisive pour sa compréhension et conduit à l'apprécier dans sa brièveté.

Platon: "philosopher c'est apprendre à mourir", car l'âme, immortelle, doit s'exercer à dépasser les limites de l'espace et du temps que lui impose le corps mortel, matériel. Libérée de la "prison du corps", l'âme continuera à philosopher dans le monde des Idées si l'exercice de la raison l'a

habituée à sortir de ces limites. La mort est donc vécue comme une libération; elle est considérée comme un bien.

Qu'en est-il pour les philosophies selon lesquelles il n'y a rien après la mort? C'est le cas pour Epicure, ce matérialiste de l'Antiquité grecque: la mort est la désagrégation de l'assemblage d'atomes qui nous constituait. Après la mort nous ne sommes donc plus rien, nous n'avons plus aucune sensation. La mort ne nous concerne donc pas car, si nous sommes vivants, elle n'est pas là, et si nous sommes morts, nous ne sommes plus là. Inutile donc d'en avoir peur; cette peur trouble l'âme et empêche d'accéder au "plaisir" entendu comme absence de douleur et sérénité (ataraxie), finalité de la vie.

Certains, pourtant, font l'expérience de communiquer avec les morts, de parler à des esprits, grâce aux médiums (voir "l'arbre de vie"). Le médium se fait l'intermédiaire par lequel le défunt-représenté par une photo- transmet un message ("canalisation") permettant à la personne vivante de progresser sur son chemin de vie. Charlatanisme destiné à gagner de l'argent? Hystérie collective troublant les esprits en proie alors à des hallucinations? Croyances dangereuses inacceptables pour un esprit "rationnaliste"? Comparaison avec la croyance en certains "miracles". Ex . Jeanne d'Arc: la schizophrénie peut conduire à entendre des voix... Pourtant, peut-on se contenter de jugements parfois hâtifs?

Certes est-il nécessaire d'exercer un esprit critique face à ces expériences. Mais la raison doit-elle se réduire à la raison scientifique? Ne peut-elle penser au-delà de ce qui est scientifiquement démontrable? Descartes, rationnel, -"cartésien"-maintient la dualité de l'âme, immatérielle, et du corps, matériel, bien que ces deux "substances" distinctes soient unies dans la vie humaine. Cette réflexion dépasse bien sûr le point de vue médical et met en jeu ce qu'est l' "essence" de l'homme et donc la signification de sa mort physique.

Selon les bouddhistes, la mort n'est pas quelque chose d' immédiat mais une lente décomposition. Que reste-t-il de la conscience au fur et à mesure de ce processus? Par respect pour la personne, un délai de 7 heures doit être respecté avant de toucher le corps. (Voir le bardo todol, livre dans lequel sont décrites les étapes de l'après mort). Délais peu compatibles avec les exigences de notre société, et celles du don d'organes par exemple. Les vivants ne jouent-ils pas un rôle dans ce passage de la vie à la mort (ex. Alexandra David Neel, ouverture de la fontanelle provoquée par des chants...)

Quel serait l'apport d'une étude scientifique sur ces phénomènes?

La limite entre la vie et la mort est-elle si tranchée? Notre vie est une succession de petites morts -de cellules, des différents âges de la vie..., les limites de la mort sont repoussées: elle est d'abord constatée par le "croque-mort", puis par l'absence de "souffle" dans un miroir, par l'arrêt du coeur, et maintenant par un ancéphalogramme plat. Expériences de personnes comparables à des "morts vivants": certaines maladies, coma, états végétatifs; une force de vie les conduit à aller jusqu'au bout, pour réaliser un but peut-être, revoir quelqu'un... Exemple de Dominique Baudry ("le papillon"), communiquant grâce au mouvement d'une paupière pour écrire un livre. Une personne dans le coma peut avoir des réactions à son entourage, manifestations d'une pensée, d'une conscience.

D'où la question difficile de l'euthanasie, refus d'être maintenu dans un tel état. Quel est ce souffle de vie qui demeure? Souffrance, agonie, destructrices pour le malade et l'entourage? Distinction entre l'euthanasie et le refus de l'acharnement thérapeutique (maintenir en vie coûte que coûte). L'alternative peut être la notion de soins palliatifs, atténuant la souffrance tout en accompagnant le mourant jusqu'au bout de sa vie -la médecine se devant de soigner et non de supprimer la vie.

A-t-on d'ailleurs le droit de décider de supprimer la vie, que nous avons tous reçue? La nôtre ou la vie des autres? Cette décision n'est-elle pas finalement un acte de désespoir: cette vie là ne vaut plus la peine d'être vécue, à quoi bon? Ou une volonté de "maîtriser"sa mort, comme on veut "maîtriser"sa vie.

La conception que chacun a de la mort: fin de vie ou passage vers une autre forme de vie...influence

les décisions prises face à ces questions (sans parler des considérations économiques, budgétaires, de la mort-business).

Nous sommes tous "condamnés à mort" (Pascal): si nous savions que notre mort est proche, continuerions-nous à vivre de la même façon? Non, répondirent dans la classe, des élèves préparant le bac...Toujours préparer quelque chose, se projeter dans l'avenir? Vivre comme si chaque instant devait être le dernier? Se limiter donc à ce qui est vraiment important?

N'y-a-t-il pas en France un excès de médicalisation de la vie et de la mort? La vie humaine semble "chosifiée" par la médecine, à laquelle est livré notre corps- multiples informations, conseils, précautions...et n'y-a-t-il pas aussi une récupération de la peur existentielle de la mort par les hobbies médicaux? Cette peur ne diminuerait-elle pas si les choses étaient envisagées plus sereinement?

Peur du néant, ou plutôt de l'irréversibilité? De la solitude, car on meurt seul? On ne peut pas penser ni imaginer notre propre mort; s'il y a quelque chose après, il a pu y avoir aussi quelque chose avant notre naissance (impression de déjà vu)... La croyance se transforme en fait social: toutes les sociétés mettent en place quelque chose pour résister à l'angoisse de la mort, mais dans nos sociétés occidentales, la mort apparaît comme une vraie fin, angoissante. Pourtant, notre vie garderait-elle un sens si nous étions immortels? Serait-ce "vivable"? L'immortalité est un des buts du transhumanisme: maîtrise du corps "augmenté", connecté, défiant le temps et l'espace.

La mort relève-t-elle de notre liberté? Notre corps nous appartient-il? Est-ce vraiment une liberté de le détériorer, de le détruire? Au contraire, le suicide apparaît en ce sens comme un non choix, une impossibilité de supporter la vie telle qu'elle devrait être subie.

L'instinct de survie nous fait éviter les dangers et la mort. Mais la mort peut aussi être voulue comme un "bien", être sacralisée. "Notre mort est plus belle que votre vie ", ont déclaré des terroristes, préférant mourir que d'accepter la société telle qu'elle s'impose, en dehors même de la notion de "sacrifice". "Accepter" la mort n'est pas nécessairement se la donner, ni la donner aux autres.

Référence à une sorte de cannibalisme, où quelqu'un peut aller vers la mort avec le sourire, pour être mangé... Déraison, folie? Qui sommes-nous pour décider de la vie ou de la mort des autres? "On ne choisit pas de naître", choisit-on vraiment de mourir? Du moins pouvons-nous choisir le sens que nous donnons à notre vie, et à notre mort.